

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 31.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 4 AOUT 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOS GRAVURES

M. Joseph Bureau

M. Joseph Bureau naquit à Lorette, près de Québec, en 1839. L'année suivante, son père alla s'établir à St-Raymond, comté de Portneuf, dont il fut un des premiers colons. Doué d'une âme aventureuse et fière, le jeune Bureau se sentit bien vite poussé vers cette vie d'indépendance dont vivaient nos anciens coureurs des bois. Un talent déjà prononcé et des aptitudes spéciales lui permirent de rendre d'importants services à un âge où la plupart des enfants ne font que s'amuser.

A 16 ans, Bureau eut de l'emploi dans les chantiers de bois de M. Méthot; son ouvrage était d'explorer les limites et de diriger la coupe des meilleurs bois de commerce. Durant onze années que M. Bureau remplit cette fonction importante, il donna pleine et entière satisfaction à ses bourgeois. Grâce à sa connaissance des lieux, il aida puissamment l'arpenteur Dery pour tracer le chemin du canton Gosford.

Ce fut M. Bureau qui, en 1870, explora et traça avec l'arpenteur Casgrain, la première ligne pour un chemin de fer au lac St-Jean. La même année, il traça seul, sur une longueur de 40 milles, le chemin de colonisation du lac St-Jean, depuis Stoneham jusqu'à la rivière Upicauba.

En 1871, il était premier maître et explorateur dans les chantiers de bois de M. Oakes. La même année, avec M. Bignell, il parcourut la vallée du St-Maurice jusqu'à la baie d'Hudson. Au retour, ils explorèrent les sources de la grande rivière Ottawa.

En 1872, M. Sullivan fut chargé de tracer la ligne du chemin de fer du lac St-Jean, et M. Bureau fut de la partie. Connaissant déjà à fond toute cette région, il pouvait indiquer à coup sûr les

obstacles à surmonter dans tel ou tel endroit. Aussi ses services furent-ils hautement appréciés par M. Sullivan.

En 1873, M. Bureau explora la rivière Betsiamites jusqu'au lac Pipmuakan, qui est à 150 milles dans les terres, et descendit même 60 milles plus bas que Betsiamites.

En 1874, M. Hall le fit premier maître dans ses chantiers de bois et son premier explorateur. Ces charges que M. Bureau remplit pendant trois années consécutives lui permirent d'explorer, en 1876, la rivière Montmorency, la rivière Malbaie et les sources de la rivière Jacques-Cartier. Ces trois rivières, qui coulent dans des directions fort différentes, prennent leur source à quelques milles de distance l'une de l'autre.

En 1877, le gouvernement reconnaissant les talents de M. Bureau, le nomma garde-forestier et explorateur des bois de commerce et des terres propres à la colonisation. Cette même année, M. Bureau alla de nouveau dans le comté de Saguenay, explora encore la rivière Betsiamites, puis la rivière aux Outardes, la rivière Manicouagan, et la rivière Portneuf jusqu'à 60 milles dans les terres.

En 1878, M. Bureau reprit la vallée du St-Maurice, et explora la rivière Pierriche, la rivière Matawin et la rivière Manonan.

En 1879, il explora la rivière Rouge, affluent de l'Ottawa, un peu au-dessus de Granville, en vue de découvrir les terres les plus favorables à la colonisation.

En 1880, il fut employé par les agents de la succession Gaudet pour marquer et déterminer les limites de bois sur la rivière du Lièvre.

Aujourd'hui encore, il est employé de temps à autre par le gouvernement pour tracer les chemins de colonisation, et reconnaître les terres arables dans la vallée de l'Ottawa que l'infatigable curé de St-Jérôme a entrepris de coloniser.

Tout récemment encore, il a tracé le chemin de colonisation qui reliera la Rivière-Rouge à la Rivière-du-Lièvre en passant par le Lac Nominique. D'après le rapport que cet habile explorateur a fait, on peut prévoir qu'avant longtemps une nuée de colons s'empareront de cet immense territoire vu les avantages réels qu'il leur présente, et où l'on s'occupe actuellement à jeter les bases d'un vaste établissement d'éducation qui portera le nom de Collège Nominique, et qui sera érigé sur les bords mêmes du lac de ce nom.

Si nous considérons les talents naturels de M. Bureau, les nombreuses explorations qu'il a entreprises et menées à bonne fin, les voyages multipliés dont nous n'avons donné qu'un léger aperçu, nous pouvons sans exagération dire que cet homme est une puissance en son genre. Depuis Betsiamites à la rivière Ottawa, depuis le fleuve St-Laurent jusqu'à la baie d'Hudson, nos immenses forêts n'ont presque plus de secret pour lui. Non-seulement il peut tracer le cours des principales rivières et indiquer les lacs de cette immense région; mais il connaît la richesse des forêts, la nature des terres et les endroits les plus propres à la colonisation. Puis il marche dans le bois avec une assurance prodigieuse. On rapporte à ce sujet des choses presque incroyables: en voici quelques-unes.

Avant le passage d'aucun arpenteur, il a

mesuré au pas la distance de St-Raymond au lac St-Jean, et n'a fait erreur que d'un mille.

Durant une expédition au lac St-Jean, il jugea à propos au beau milieu de la forêt, de planter dans un arbre sa hache qui l'embarrassait. Après plusieurs jours passés au lac, on reprit la route de St-Raymond. Un jour, Bureau dit à ses compagnons: "Dressez la tente, nous allons passer la nuit ici. Faites du feu pendant que je vais aller chercher ma hache. Elle est à dix minutes de marche; dans vingt minutes, je serai de retour." Personne n'y croyait; cependant on connaissait Bureau, et on ne le contredit pas. A l'heure exacte, il était de retour avec sa hache au grand étonnement de ses compagnons.

Sur la côte sud, M. Bureau a beaucoup moins voyagé; car le champ à explorer est bien moins vaste. Cependant, il y a peu de nos cantons nouveaux depuis Woodbridge, en arrière de Kamouraska, en remontant, que M. Bureau ne connaisse pas.

Certainement qu'un homme doué de ces talents, ayant d'aussi grandes connaissances, et des aptitudes aussi prononcées, peut rendre d'immenses services, pour l'exploitation de nos forêts et l'avancement de la colonisation. S'il nous était permis de donner un conseil, ou plutôt de faire une suggestion à nos gouvernants, nous leur dirions de s'assurer les services de M. Bureau, en le nommant à un poste permanent en rapport avec les bois et forêts.

Vue de Tripoli

Une grande agitation règne à Tripoli contre la France; des émissaires fanatiques viennent de là en Tunisie exciter les tribus. Ces jours-ci Kairouan n'a cessé d'envoyer des courriers dans les tribus révoltées pour soutenir le fanatisme. On ne tardera pas à reconnaître la nécessité d'occuper Kairouan, qui sera toujours un foyer de révolution pour la Tunisie et l'Algérie.

Les ministres turcs repoussent toute accusation de nourrir des intentions hostiles à la France. Ils déclarent, au contraire, n'avoir que des sympathies pour elle, et affirment que les envois de nouvelles troupes en Tripolitaine ont pour but unique de maintenir l'ordre dans ce pays.

On ne croit pas, dans les cercles diplomatiques, que le gouvernement français accepte ces explications, et l'on ne doute pas qu'à la suite de nouvelles observations, les bâtiments turcs qui sont à la Canée, à destination de Tripoli, ne reçoivent contre-ordre.

La Comète

La grande comète visible à Paris depuis la nuit du 22 au 23 juin, est un retour de la magnifique comète de 1807, découverte à cette date par Pons, à Marseille.

Les commentaires vont leur train; les vieux préjugés ressuscitent. La chaleur est excessive; c'est la comète qui en est la cause. Les influences néfastes attribuées jadis à l'apparition d'une comète sont généralement écartées, et personne ne songe plus à s'inquiéter, à redouter la fin du monde et autres calamités épouvantables. Les astronomes ont tous l'œil au télescope, et tous les télescopes sont braqués curieusement sur le météore dont le moindre

mouvement est signalé, noté, commenté. Quant aux simples mortels, ils errent le nez en l'air, perdus dans la contemplation de l'astre étrange, objet de l'universelle attention. On ne voit plus que des narines. On n'aura pas de sitôt l'occasion de revoir l'éblouissante passagère. En effet, il n'est question de son retour que dans soixante et quelques années. Que nous serons peu de chose, en ce temps lointain! Mais à quoi bon s'attendrir?

M. Chapleau

Au moment où l'attention du monde entier est attirée sur la ville de Québec, à la suite de la catastrophe dont elle vient d'être victime, nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant un portrait de l'honorable premier ministre de la province de Québec.

Dernièrement, à l'occasion d'un grand banquet donné à Québec au consul général de France, M. Lefavre, nommé à New-York, M. Chapleau prit la parole, et, dans un remarquable discours, il a témoigné de ses sympathies pour la France.

De haute taille, la chevelure déjà grisonnante, rejetée en arrière comme une crinière de lion, la figure douce et pâle, le geste entraînant, la voix sonore et flexible, l'inspiration puissante, M. Chapleau empoigne et fascine. Son éloquence, bien plus que le champagne qui remplissait les verres, avait grisé l'auditoire, qui trépidait d'émotion et coupait son discours en éclatant en bravos enthousiastes.

(Le Monde Illustré.)

SITUATION ECONOMIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Pendant que les puissances européennes s'épuisent en dépenses militaires, et que plusieurs d'entre elles luttent en vain contre une situation sans issue, les États-Unis suivent une voie toute différente, ce qui inspire des réflexions très amères aux économistes de l'ancien continent. Les progressistes allemands, entre autres, invoquent déjà bien haut l'exemple de l'Amérique pour l'opposer aux théories ruineuses du militarisme à outrance.

Un statisticien anglais émet l'opinion que les États-Unis pourraient, avec la somme dont leur richesse s'est accrue depuis 1850, acheter tout l'empire d'Allemagne, non-seulement les terrains et les villes, mais aussi les banques, les navires, les fabriques, etc.; il ajoute que la fortune des États-Unis s'augmente tous les dix ans d'un capital équivalent à la richesse de l'Italie et de l'Espagne, et s'accroît toutes les vingt-quatre heures d'une somme de 11 millions de francs.

Malheureusement, le ver rongeur s'est déjà attaché à la racine de l'arbre planté par l'austère Washington.

Si Montesquieu a eu raison de dire que les républiques, pour vivre, ont surtout besoin de vertus, la grande république américaine cache déjà, sous le dehors d'une splendeur inouïe, les germes d'une décadence prématurée. Le soif de l'or y étouffe les vertus civiques.

Les scandales se révèlent de tous côtés: dans le service des postes, où l'on payait de grosses indemnités pour les transports qui n'étaient pas faits; dans la marine, où les marchés sont frauduleux; dans les